

Jo Le Guen

Sillages

Un voyage de 1000 lieues
commence toujours par un premier pas.

Lao Tseu

Si ta vie s'endort, risque la.

Jean Malrieu à Yvon Le Men

Stay hungry, stay foolish.

Steve Jobs

Printemps 2020.

La plus petite et plus simple forme de vie que nous connaissons, un virus, s'invite bruyamment dans notre quotidien, paralysant l'activité sociale, économique, culturelle sur quasiment toute la planète.

Un simple virus versus 7 milliards d'être humains et leurs structures complexes.

Cette pandémie a été au centre de toutes les discussions, a provoqué certains questionnements sur notre fonctionnement.

Une expression revenait sans cesse accusée d'être responsable de beaucoup de maux : la mondialisation.

Quand et comment a-t-elle commencé ?

Il est difficile de répondre avec précision à ces questions.

Tout est lié, rien n'arrive spontanément de nulle part.

Toutefois une période peut sortir du lot, celle dite des Grandes Découvertes, située à cheval sur les XVème et XVIème siècles.

Jusqu'au XVème siècle, l'Europe attendait que les épices et autres produits exotiques arrivent jusqu'à Venise après un parcours long en bateau, à dos de chameau et encore en bateau. Chaque pays traversé prélevait ses taxes et ne comptez pas sur Venise pour oublier de se servir.

Avec les expansions portugaise et espagnole, les Européens allèrent les chercher à la source court-circuitant les intermédiaires qui étaient pour la plupart musulmans donc honnis.

Et si les voyages forment la jeunesse, ils permettent aussi de découvrir en chemin des actions/activités inattendues, insoupçonnées.

Deux noms liés à cette époque sont restés dans la mémoire collective des Occidentaux, Christophe Colomb et Magellan. Le prénom de Magellan est rarement cité alors que tout le monde connaît celui de Colomb. Caprices de la mémoire.

S'il vous prenait l'envie de faire un sondage auprès de vos parents, amis et voisins il y a de fortes chances que ces 2 noms soient le plus souvent cités.

Peut-être certains tenteront-ils "Vasco de Gama" ?

Quant à savoir qui a fait quoi c'est une autre histoire.

Pour Christophe Colomb, la réponse fuse assez facilement : "Il a découvert l'Amérique".

La mémoire est aussi très sélective puisqu'est rarement évoqué le fait peu glorieux que Christophe Colomb ait été le premier capitaine à amener des esclaves d'origine africaine aux Amériques lors de son troisième voyage en 1498. Il n'a pas inauguré le commerce d'esclaves, activité qui se pratiquait depuis des millénaires, mais il a inauguré le circuit Europe-Amérique dans les deux sens, puisque déjà au retour de son second voyage en 1496, il avait ramené 500 indiens Arawaks. Les conditions de navigation étaient telles que 200 moururent au cours de la traversée et furent jetés par-dessus bord.

Pour savoir ce qu'a fait Magellan, c'est plus flou. Certains tenteront : "Il n'aurait pas fait le tour du monde ?". Pour Vasco de Gama, brasse coulée comme on dit en Bretagne.

Difficile de choisir comme marqueur du début de la mondialisation une seule date.

Trois d'entre elles peuvent légitimement se disputer cet honneur, certains diraient ce déshonneur : le 12 octobre 1492, le 21 mai 1498 et le 6 septembre 1522.

Plutôt que les mettre en concurrence, considérons que chacune d'elles a généré une impulsion, voire une secousse, qui a fait que rien n'a plus été comme avant.

Le 12 octobre 1492, le Génois Christophe Colomb au service de l'Espagne arrive aux Bahamas au large de la Floride avec ses 3 bateaux, 2 caravelles et une caraque.

Le 21 mai 1498, le Portugais Vasco de Gama à la tête d'une flotte de 4 navires jette l'ancre devant Calicut en Inde.

Le 6 septembre 1522, la Victoria, un des 5 navires de la flotte de Magellan, arrive à Sanlucar de Barrameda, port situé au sud de l'Espagne, à l'embouchure du Guadalquivir, d'où elle était partie 2 ans, 11 mois et 16 jours plus tôt.

Le côté extraordinaire de ce retour est que la Victoria était partie par l'Ouest vers le sud de l'Amérique, ce nouveau continent découvert par Colomb, et était revenue par l'Est en faisant le tour de l'Afrique.

Elle venait de réaliser le premier tour du monde de l'histoire de l'humanité.

Magellan n'était pas à bord de la Victoria. Il s'était fait tuer dans l'île de Mactan aux Philippines le 27 avril 1521 en voulant donner une leçon au seigneur local.

Le valeureux capitaine qui a mené la Victoria à bon port, devenant ainsi le premier capitaine à accomplir un tour du monde est passé aux oubliettes de l'histoire du moins au niveau du grand public. Il s'appelait Juan Sebastian Elcano et était originaire du pays basque espagnol.

Avant de regarder cela d'un peu plus près, il faut avoir à l'esprit que les comportements humains depuis la nuit des temps, quelle que soit l'époque, quel que soit le lieu, ont obéi à une loi, une peur et un trio de questions.

Prenons l'image d'un flipper, ce jeu tombé en désuétude. Une bille était projetée sur un circuit incliné de forme rectangulaire où différents systèmes et obstacles la faisaient aller ici ou là.

Disons que la bille est la vie.

Les systèmes et obstacles, les aléas de la vie.

Les bords du cadre la loi, la peur, le trio de questions.

Quel que soit le parcours effectué par la bille, quels que soient les aléas rencontrés, elle se heurtera toujours aux bords du cadre et se dirigera plus ou moins rapidement mais inexorablement vers la sortie.

Ces côtés symbolisent les principes universels qui ont régi les rapports entre humains depuis la nuit des temps :

Une loi mère de toutes les lois : celle du plus fort.

Partout, tout le temps, encore aujourd'hui bien entendu, le plus fort a pris le contrôle du plus faible.

Il y a une vingtaine de siècles les Romains, grands pratiquants de cette loi, disaient : "Vis pace, para bellum". "Si tu veux la paix, prépare la guerre".

Ce qu'on appelle aujourd'hui une force de dissuasion.

On peut objecter que la barbarie est de l'histoire ancienne, il y a aujourd'hui ce qu'on appelle la civilisation.

Qu'est la civilisation ?

Une définition parmi d'autres : *La civilisation est liée à l'émergence d'une structure hiérarchique et étatique et à la fixation de règles s'imposant à tous (Christian Julia).*

Imposer des règles à tous suppose qu'on les domine.

Y-a-t-il un seul exemple de civilisation qui ne soit pas issue d'un conflit armé ?

Une peur : celle de manquer. Son corollaire, l'appât du gain.

L'incertitude liée au quotidien a poussé les Hommes à accumuler, la nourriture, les biens, les richesses. Tant qu'il y a une possibilité de saisir, saisissons, qui sait de quoi demain sera fait ?

Pour peu qu'on soit le plus fort, on se saisit des biens des plus faibles. C'est souvent l'objectif premier quand on décide d'attaquer, augmenter ses possessions, son capital.

Un trio de questions : Qui suis-je, d'où viens-je, où vais-je ?

Questions existentielles universelles, fonds de commerce des religions.

L'incertitude sur l'avenir générant toute une panoplie de superstitions.

Ne croyez pas que les superstitions soient de l'histoire ancienne.

Aujourd'hui il y a 37 gardes, les Beefeaters, qui surveillent de près la Tour de Londres autour de laquelle il y a toujours des corbeaux.

Une ancienne prophétie, déjà considérée comme ancienne au XVII^{ème} siècle, disait que si les corbeaux disparaissaient la tour tomberait en poussière et le royaume s'effondrerait.

Eh bien aujourd'hui en ce début du XXI^{ème}, les corbeaux sont toujours là. Et pour qu'ils ne s'en aillent pas, on leur raccourcit les ailes.

La superstition institutionnalisée...

Tout ce qui s'est passé et se passe sur cette planète, du moins au niveau des humains, a été et est régi par cette loi, cette peur, ce trio de questions.

Revenons arbitrairement à une des 3 dates évoquées plus haut, celle du 6 septembre 1522, cela fera bientôt 500 ans.

Ce jour là, les habitants de Sanlucar de Barrameda, port situé au sud de l'Espagne, à l'embouchure du Guadalquivir, virent une voile apparaître à l'Ouest du côté de l'horizon.

Quand le bateau se rapprocha, les couleurs de l'empereur Charles Quint étaient visibles, flottant au mât arrière.

Quelque caraque revenant des Antilles ?

Effervescence sur les quais. L'arrivée d'un bateau était synonyme de travail pour quelques jours voire quelques semaines sans oublier la possibilité de faire quelques bonnes affaires.

C'était bien une nef.

Quand le bateau manoeuvra pour se mettre à l'ancre chacun pouvait voir qu'il était en piteux état.

Les canons du fort étaient pointés sur l'arrivant. On ne sait jamais. Ce ne serait pas la première fois que quelques barbares tenteraient par une ruse grossière de s'emparer de la place.

Depuis toujours pour les habitants de la côte apercevoir une voile à l'horizon était perçu d'abord comme une menace.

Razzias, pillages, viols, déportation en esclavage, maisons et récoltes détruites, familles décimées, cauchemars devenus trop souvent réalité.

Pas question de baisser la garde. Tant que le navire et ses occupants ne sont pas identifiés, les canons sont prêts à cracher le feu, les arquebuses restent pointées sur les arrivants.

Rapidement 3 chaloupes furent mises à l'eau et partirent à grands coups d'aviron vers le navire.

C'était toujours une course acharnée entre les chaloupes. La première arrivée avait toutes les chances d'être choisie pour ramener les officiers à terre faire les déclarations d'usage.

Garantie d'un bon pourboire.

Les vaincues devaient attendre le retour des officiers pour charger des personnes ou des marchandises.

Les marins avaient installé l'échelle de corde qui permettait de passer du navire à la chaloupe.

A l'approche du navire, les occupants des chaloupes furent surpris. Point d'officiers en uniforme d'apparat, mais des marins visiblement exténués, en loques et peu nombreux.

L'un d'entre eux, rien n'indiquait qu'il soit officier, s'adressa au responsable de la chaloupe qui se tenait debout à l'arrière tenant le gouvernail.

"Ola! Je suis Juan Sebastian Elcano, capitaine de la Victoria. Nous sommes partis d'ici le 20 septembre 1519 sous le commandement de Fernand de Magellan. Par la grâce de Dieu et de tous ses saints, bénis soient-ils, nous arrivons des Moluques, les îles aux épices. Nos cales sont pleines de cannelle, de girofle et de muscade.

Les occupants des chaloupes n'en crurent pas leurs oreilles.

Il y avait quasiment un an et demi, le 4 mai 1521, ils avaient vu arriver un des 5 bateaux composant l'expédition de Magellan, le San Antonio.

Le commandant disait revenir du sud du nouveau continent, l'Amérique.

Les pilotes du bord s'étaient mutinés. L'un d'entre eux avait pris le commandement du navire et décidé de revenir à Séville. Selon eux, il n'y avait point de passage au sud de l'Amérique. Il était évident que Magellan était un menteur, il avait affirmé à Charles Quint connaître un passage, ce qui était manifestement faux. De plus, c'était un traître au service du Portugal. N'était-il pas Portugais? Il avait fait exécuter 2 capitaines espagnols, abandonné le 3ème, un grand d'Espagne, dans un endroit désolé dont les rares habitants étaient des Patagons hostiles, lui promettant une mort atroce.

L'affaire semblait entendue.

Le San Antonio était revenu. Les quatre autres navires s'étaient perdus corps et biens.

Et voilà qu'un des bateaux de l'expédition réapparaissait et disait avoir atteint les îles aux épices !

Le regard du responsable de la chaloupe passait de Juan Elcano, visiblement épuisé, au bateau dans un état de délabrement avancé. Il conclut qu'il n'y avait pas tromperie et laissa le capitaine embarquer.

Un détachement de soldats menés par le commandant de la place attendait la chaloupe sur le quai.

A la surprise générale, lorsque Juan Elcano posa le pied à terre, il se jeta à genoux, les mains jointes, regardant le ciel. Visiblement il priait.

Personne ne dit mot. A l'effervescence liée à l'arrivée d'un navire avait fait place un silence de cathédrale. Il se passait quelque chose de pas ordinaire.

Juan Elcano voulut se relever, mais il trébucha.

Le commandant fit signe à 2 soldats de le soutenir.

Une chaise fut apportée.

Juan Elcano faisait presque peur à voir. Les traits creusés, le visage émacié, les yeux fixes.

“Qu’on apporte du pain, du fromage et du vin !”

Une fois assis, Juan Elcano dont le regard halluciné allait de l’un à l’autre, commença à parler.

Un passage avait été trouvé.

Un nouvel océan avait été traversé.

Magellan avait été tué.

Les îles aux épices trouvées.

Il restait un autre bateau, la Trinidad, chargé lui aussi d’épices, mais il avait dû retarder son départ. Il avait commencé à couler dès la sortie du port. Pas le choix. Demi-tour aussi rapidement que possible pour tenter de se faire réparer.

La Victoria, profitant des vents portants, avait continué sa route.

Une fois qu’il avait commencé à parler, les paroles se bouscuaient dans la bouche de Juan Elcano, impossible de l’interrompre.

Seule la vue du pain, du fromage et du vin y parvint.

Il s’arrêta net, au milieu d’une phrase.

Il fixait le plateau sur lequel étaient posés ces aliments dont il avait tant rêvé.

Ses lèvres se mirent à trembler légèrement. D’une main hésitante, comme s’il craignait que le fait de vouloir le prendre allait le faire disparaître, il toucha le pain. Il était bien réel.

Les gens qui l’entouraient crurent qu’il allait éclater en sanglots.

Il en prit un morceau et commença à manger lentement, puis il prit un morceau de fromage.

Il trempa ses lèvres dans le pot de vin, mais n’en but point.

Visiblement ils devaient manquer de nourriture depuis un moment à bord de la Victoria.

Chacun attendait qu'il parle, mais personne n'osait le brusquer.

Sentant tous les regards posés sur lui sans que personne ne dise mot, il comprit qu'il devait reprendre son récit.

"Où en étais-je déjà ? Ah, oui ! La route du retour."

Lorsqu'il annonça qu'ils étaient revenus en faisant le tour de l'Afrique, le commandant mit un certain temps à comprendre que cela signifiait que la Victoria et son équipage avaient fait le tour de la Terre.

Stupeur !

A cette époque, et depuis fort longtemps, les érudits savaient que la Terre était sphérique, mais de là à imaginer qu'on pouvait en faire le tour par la mer, c'était une autre histoire.

Personne n'avait imaginé que ce soit possible. Il y avait trop d'inconnues quant aux continents, à leurs positions, aux océans, à leurs tailles.

Et voilà qu'en ce jour béni de Dieu Sanlucar avait l'honneur de recevoir le premier navire à l'avoir fait !

Le Commandant n'ignorait pas le but de l'expédition de Magellan qui avait quitté ce même port à la tête d'une flotte de 5 navires, 237 hommes d'équipage, il y avait exactement 2 ans, 11 mois, et 16 jours, le 20 septembre 1519.

L'objectif de Magellan n'était pas du tout de faire le tour de la Terre, mais d'arriver par l'Ouest aux îles aux épices, la route par l'Afrique étant réservée exclusivement aux Portugais. Une fois atteintes, les cales remplies de cannelle, de girofle et de muscade, demi-tour par le même chemin.

Quand il prit conscience de l'énormité de la nouvelle, le commandant attrapa Juan Elcano par l'épaule, allant presque jusqu'à le secouer pour qu'il se taise et lui demanda : "Vous êtes parti par l'Ouest le long de l'Amérique, avez trouvé un passage, avez traversé un océan, êtes arrivés aux îles aux épices, avez continué votre route et êtes revenus par l'Est en faisant le tour de l'Afrique, c'est bien cela ? "

La main du commandant se fit plus lourde sur l'épaule de Juan Elcano :

"Les Portugais vous ont laissé passé ?"

Chacun savait que aller aux Indes ou en revenir en faisant le tour de l'Afrique était interdit aux Espagnols et ce depuis 1494. Après la traversée de Christophe Colomb en 1492, l'Espagne et le Portugal avaient éprouvé la nécessité de délimiter "le terrain de jeux".

Ils avaient tracé une ligne imaginaire au milieu de l'Atlantique.

Toutes les terres découvertes à gauche de cette ligne en regardant vers le Sud appartiendront au Portugal, toutes celles découvertes à droite de cette ligne à l'Espagne.

Cela avait fait l'objet d'un traité approuvé par le pape.

Si les Français et les Anglais n'ont pas été conviés à la table du festin c'est tout simplement parce qu'ils n'avaient, à cette époque, pas de flottes capables de rivaliser avec les armadas espagnoles et portugaises sur les mers océanes.

Quant aux Hollandais, ils n'existaient pas encore en tant que tels, faisant partie avec l'Espagne, entre autres, du Saint Empire Romain Germanique.

Ils se sont bien rattrapés par la suite.

Revenons à la pression de la main du commandant sur l'épaule de Juan Elcano.

Juan le regarda, ne dit rien, semblant chercher à comprendre ce que le commandant lui demandait et finit par répondre doucement : "Oui, c'est bien cela. Nous avons pris une route très sud pour éviter les Portugais. Dieu et tous ses saints nous ont protégé. Qu'ils en soient remerciés jusqu'à la nuit des temps! Ils n'ont pas mis ces mécréants sur notre route."

Le commandant se redressa : "À genoux, prions!".

Là, sur le quai, entourant Juan Elcano assis sur sa chaise le regard dans le vide, le commandant, les soldats, les marins, les gens venus en curieux voir les nouveaux arrivants, tous se mirent à genoux et récitèrent un Pater et 2 Avés.

Les prières dites, le commandant du fort, demanda à Juan :

“Et l’autre bateau, où est-il ? Le San Antonio est revenu. Il nous a dit que le Santiago avait coulé. Vous nous dites que la Trinidad est sur la route du retour, et la Concepcion ?”.

Juan Elcano ne répondit pas, regarda le commandant et dit : “Le San Antonio est revenu ?”

Sur ce quai chacun allait de surprise en surprise.

“Oui, cela a fait un an au mois de mai. Ils ont déclaré qu’il n’y avait pas de passage au sud du nouveau continent, que Magellan le portugais scélérat avait trahi la couronne d’Espagne et fait exécuter les commandants espagnols.”

Comme piqué au vif, Juan trouva assez d’énergie pour se redresser sur sa chaise et répliqua : “Il y a un passage et Magellan n’a pas trahi la couronne d’Espagne même si, et c’est vrai, il a fait exécuter les commandants espagnols”.

Malaise sur le quai y compris pour Juan Elcano qui était partie prenante à la mutinerie qui avait coûté la vie aux commandants espagnols.

Personne ne dit mot. Chacun réfléchit.

Juan reprit : “Nous avons brûlé la Concepcion dans la région des îles aux épices parce qu’il n’y avait pas assez de marins pour la manoeuvrer. Sur la Victoria nous sommes 18. 12 d’entre nous ont été retenus par les Portugais aux îles du Cap Vert.”

Le commandant enchaîne : “18 pour manoeuvrer ce bateau ?”

Un équipage de 45 marins étaient à bord de la Victoria au départ de l’expédition.

Juan acquiesça en baissant la tête à plusieurs reprises.

Chacun sur le quai écoutait religieusement. Les gens de Sanlucar connaissaient la mer. Remonter du Cap Vert à 18 sur une nef, c'était pas gagné !

Voilà qui expliquait l'état d'épuisement du capitaine de la Victoria qui, vu le peu d'hommes disponibles, avait dû lui aussi faire sa part de travail comme chacun, passant plusieurs heures chaque jour non seulement à manoeuvrer les voiles, calculer la route, mais aussi à pomper l'eau que les planches vermoulues de la coque laissaient passer à chaque minute que Dieu faisait.

55 revenus sur le San Antonio, 18 sur la Victoria, 12 aux mains des portugais aux îles du Cap Vert, une quarantaine sur la Trinidad, cela fait à peu près : 125.

L'expédition comprenait 237 membres au départ il y a quasiment 3 ans.

Au moins 112 manquent à l'appel.

A voir le regard perdu de Juan Elcano, le commandant comprit qu'il ne fallait pas le bousculer davantage. Depuis qu'il avait débarqué, c'était une pluie de questions.

Il fallait marquer une pause, lui laisser le temps de remettre de l'ordre dans sa tête.

Il décida de se rendre sur la Victoria. Non pas qu'il doutait du récit du capitaine, mais tout de même, l'information ou plutôt les informations étaient tellement énormes, la route des épices avait été trouvée, un navire était revenu chargé d'épices, et comme si cela ne suffisait pas, en ayant fait le tour de la Terre.

Ca faisait beaucoup pour un samedi.

Ca aurait fait beaucoup pour n'importe quel jour de la semaine.

La chaloupe était encore à une cinquantaine de mètres du bateau que le vent d'Ouest apportait déjà l'incomparable et entêtante odeur des épices.

Aucun doute, la Victoria revenait bien de ces îles enchantées.

Le bateau était dans un état épouvantable, aussi épouvantable que l'allure des marins qui tenaient à peine debout. Maintenant qu'ils étaient

arrivés, ils se laissaient aller, certains allongés à même le pont. A se demander s'ils étaient encore vivants.

Les 2 chaloupes ayant perdu la course, attendaient les ordres sous le vent de la nef.

“Qu'on les aide ! Qu'on les nourrisse ! Qu'ils puissent se laver ! Se vêtir correctement !”

Vite ! Prévenir Séville !

S'il est arrivé qu'un messager subisse un mauvais sort lorsqu'il apportait une mauvaise nouvelle, le fait d'en apporter une incroyablement bonne pouvait être largement récompensé, aussi le commandant se fit ramener à terre à force de rames, confia le fort à son second, enfourcha son cheval et partit au triple galop annoncer l'improbable nouvelle à Séville, à l'empereur, au monde entier : une nouvelle route des épices avait été trouvée, un bateau était revenu chargé d'épices et, muscade sur le gâteau, avait fait le tour du monde !!! C'était possible !!! Un capitaine espagnol l'avait fait !!! Viva España !!!

Il n'était pas question qu'il confie cette mission à qui que ce soit d'autre, lui seul saurait expliquer aux dirigeants de la *Casa de Contratación de las Indias*, la Maison de Commerce des Indes, de quoi il retournait vraiment.

Voilà ce qui s'est passé le 6 septembre 1522 à Sanlucar de Barrameda en Andalousie.

Cette période des Grandes Découvertes est un peu comme un fruit mûr auquel il a fallu tout une évolution, un contexte pour arriver à maturité.

Quel contexte a permis à ces découvertes de changer la face du monde et de bouleverser le plus souvent de manière négative la vie des populations locales ?

C'est ce que nous allons essayer de comprendre.